



# BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne

BIFAO 49 (1950), p. 9-22

Émile Chassinat

Deux formules pharmaceutiques coptes.

#### *Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

#### *Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

#### Dernières publications

- |               |  |  |
|---------------|--|--|
| 9782724711523 | <i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>                       | Sylvie Marchand (éd.)  |
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i>  | Sandra Lippert   |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i>   | Gérard Roquet, Victor Ghica  |
| 9782724711547 | <i>Le décret de Saïs</i>   | Anne-Sophie von Bomhard  |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i>  | Nikos Litinas  |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>                   | Jean-Charles Ducène  |
| 9782724711363 | <i>Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)</i>       |  |

# DEUX FORMULES PHARMACEUTIQUES COPTES

PAR

ÉMILE CHASSINAT.

Ces formules ont été déjà publiées, en 1919, par M. H. Munier<sup>(1)</sup>. J'en ignore la provenance, qui n'a pas été indiquée par leur premier éditeur. Elles sont écrites sur une bande de papier longue de 215 mill. et haute de 57 mill., portant sur une de ses faces trois lignes d'écriture arabe ancienne.

Certains passages du texte m'ont paru devoir être soumis à un nouvel examen, la plupart des identifications proposées pour les drogues, — presque toutes désignées par leur nom arabe, — étant à mon avis erronées.

Pour modeste que soit leur présentation matérielle, les documents de cette nature ne méritent pas moins de retenir l'attention. Outre l'intérêt qui s'attache à eux en raison de l'apport qu'ils fournissent à l'histoire de la thérapeutique ancienne, leur utilité n'est pas moindre pour la connaissance de la prononciation du copte, durant la période du déclin qui s'étend de la conquête de l'Égypte par les Arabes jusqu'au moment où la langue indigène cessa d'être parlée, faisant définitivement place à celle des nouveaux maîtres du pays. Ces considérations motivent suffisamment à elles seules la nouvelle étude que je présente de ceux-ci.

<sup>(1)</sup> *Annales du Service des Antiquités*, t. XVIII, p. 284-286.

La destination médicale des préparations formulées n'est pas mentionnée, et la nature des substances dont elles sont composées ne peut donner une idée suffisamment précise de l'usage qui en était fait. La première est une sorte d'onguent à la myrrhe analogue à certaines huiles médicamenteuses de la vieille pharmacopée égyptienne, les  (¹), lesquelles correspondent à ce que les Grecs appelaient *ἄλειφα*, *μύρον* ou *έλαιον*, et que les Arabes réunissent sous le nom de . Je ne connais rien qui soit comparable à la seconde, en tête de laquelle figure le bois de saule calciné. Je noterai seulement que Dioscoride recommande l'emploi de celui-ci, pétri avec du vinaigre, pour le traitement des callosités et des clous (²). Trois des substances qui participent à sa composition et constituent évidemment les éléments les plus actifs du médicament, puisqu'elles sont citées en premier lieu, peuvent toutefois laisser supposer qu'il s'agit d'un caustique escharotique destiné à détruire des cancroïdes ou de petites tumeurs. Le charbon de bois a surtout des propriétés antiputrides et est, par conséquent, un antiseptique. Il figure dans le caustique carbo-sulfurique du *codex* moderne, mélange en parties égales de charbon et d'acide sulfurique employé pour le traitement des chancres indurés et phagédéniques. La soude, dont les qualités de causticité sont semblables à celles de la potasse, et le sulfate de cuivre qui lui est adjoint exercent l'un et l'autre une forte action irritante et désorganisatrice sur les tissus organiques. On s'en sert pour traiter certains ulcères ou chancres bourgeonnants et les plaies indolentes. Les anciens connaissaient leurs effets. Il semble qu'ils aient même exagéré quelque peu ceux du charbon. Pline, voulant illustrer par un exemple typique la vieille maxime *similia similibus curantur*, affirme que la maladie appelée charbon (*carbo*) est guérie par l'application de charbon de chêne broyé dans du miel (³).

Je me garderai de tirer des conclusions de ces quelques remarques, car elles concernent un sujet que seul un praticien de l'art médical peut traiter avec toute la compétence nécessaire.

(¹) É. CHASSINAT, *Le mot  dans les textes médicaux*, ap. *Recueil d'études égyptologiques dédiées à la mémoire de J.-F. Champollion*, p. 455 et suiv.

(²) *De mat. med.*, I, 135.

(³) *Hist. nat.*, XXXVI, 69. Le nom d'*άνθραξ*, *carbo*, était alors donné à des affections diverses se manifestant par l'apparition de pustules et non point seulement au charbon proprement dit.

I

¶ χι ηλκ μπωλα ² νασσαφι νγ λφ ³ ηλλακεμ λλακεμ ⁴ ητλφ  
 ευκαλλαστ ⁵ μβρρε νγ + πκ ⁶ φστ ₂α πεσφιτ ⁷ νγ + πασσιριχ  
 ε ⁸ κογ καλλαστ νγ ⁹ χοχφ ερφαν ¹⁰ πφωλ βολ εβο ¹¹ λ + πνε2  
 εχφφ ¹² κατα πεφφι αχ ¹³ φ νγ σαστε ₂α ¹⁴ ροφ νι ογκογι ¹⁵ [η]ε-  
 ρφφ λπιν ¹⁶ τε ₂ι τκιθε μπ ¹⁷ σαβc καλλασ ¹⁸ γ νγ τωσ λρο ¹⁹ [ογ]  
 φλαντεκ η ²⁰ [ . . . ] ρφφ εεραι ²¹ [ . . . ] ελλαγ επε ²² [ . . . ] φφ ηηεκ  
 ²³ [ . . . ] τε ₂₄ ραροφ ²⁴ [ . . . ] ε (?) ²⁵ [ . . . . . . . ]

; Prends de la myrrhe ; de choix [1]; réduis-la ² en petits morceaux [2];  
 ³ mets-la dans une marmite [3] ⁵ neuve; fais du ⁶ feu sous son support [4].  
 ⁷ Mets de l'huile de sésame [5] dans ⁸ une autre marmite [6]; fais-la ⁹ cuire.  
 Lorsque ¹⁰ la myrrhe sera fondue, ¹¹ ajoute-lui l'huile ¹² suivant [7] son poids  
 et ¹³ fais du feu sous ¹⁴ elle. Introduis un petit [8] ¹⁵ bâton . . . [9] ¹⁶ dans le  
 trou [10] du ¹⁷ couvercle de la marmite; ¹⁸ mélange-les [11] ¹⁹ jusqu'à ce que  
 tu [ . . . . . . . ].

La fin de la recette est beaucoup trop mutilée pour qu'il soit possible de la reconstituer sans s'exposer à commettre des erreurs. Il serait d'autant plus vain de tenter de la rétablir qu'il s'y trouvait sans doute, comme dans la partie intacte du texte, des mots de forme dialectale ou des termes spéciaux difficiles à reconnaître à l'aide de quelques lettres isolées qui subsistent.

*Lignes 1-2 [1].* — πφωλ νασσαφι ne peut être interprété par «la branche de caprier», comme l'a fait M. Munier, rapprochant ασσαφι, qu'il suppose identique à ασσαφσαφ de la formule suivante (l. 1), de ασαφ, lequel provient de l'arabe أَصْف, «caprier»<sup>(1)</sup>.

φωλ est le nom de la Myrrhe, ميره, ميره, br, bry, dans la langue ancienne<sup>(2)</sup>. Quant à ασσαφι, il n'a aucun rapport avec ασσαφσαφ, comme je le montrerai plus loin. Ce n'est pas non plus la transcription de أَصْف, dont la désinence n'est d'ailleurs pas la même, mais l'adjectif صَف, «choisi, pur», précédé de

<sup>(1)</sup> A. PEYRON, *Lex. ling. copt.*, p. 13. — <sup>(2)</sup> Cf. É. CHASSINAT, *Un papyrus médical copte*, p. 53.

l'article  **JJ**, toujours conservé dans les transcriptions des mots arabes, et précédé de la particule formative copte  **n** du complément déterminatif.

*Lignes 2-3 [2]. — αφ λακεμ λακεμ.* La réduplication du mot  **λακεμ** «fragment, petit morceau», a pour effet d'aggraver le sens de ce substantif. La Myrrhe doit être réduite en très menus fragments, cf. ειρε ησιωφη σιωφη<sup>(1)</sup>.

La forme verbale  **αφ**, que M. Munier semble considérer comme irrégulièrement employée pour  **λακεμ**, est normale : ηνρο τηρου ηταπχοεις ουοφφογ αφαλγ ηλακεμ λακεμ<sup>(2)</sup>. Elle se rencontre fréquemment, de même que  **ταφ** à côté de  **ταλφ**, dans les textes médicaux et alchimiques.

*Ligne 4 [3]. — εγκαλλαστ.* M. Munier a identifié exactement καλλαστ à  **ελλαστ**; mais  **εγκαλλαστ** ne peut être rendu par «sur une marmite», comme il l'a fait, mais par «*dans* une marmite». De nombreux exemples de  **εγ** en cet emploi figurent dans les textes techniques de même nature.

*Ligne 5 [4]. — ελ πεσφιτ.* Ce membre de phrase est un peu embarrassant. M. Munier a décomposé  **πεσφιτ** en  **πε + φιτ** et proposé de voir en  **φιτ** un dérivé de  **σαφτε**, «préparer», et un doublet de  **σοφτε**, π, «préparation». La coupure des mots doit, je crois, être faite différemment :  **πεc** (pron. poss. de la 3<sup>e</sup> pers. du sém. se rapportant à  **καλλαστ**) +  **φιτ**. Ce dernier mot est nouveau, à ma connaissance; mais le sens en paraît facile à définir. Il se rattache au verbe  **φι**, «porter, supporter, soulever, soutenir», et désigne le support sur lequel reposait le pot contenant la myrrhe, au-dessus du foyer.

*Ligne 7 [5]. — ασσιριχ* est, M. Munier l'a parfaitement reconnu, le nom arabe de l'huile de sésame, السيرج<sup>(3)</sup>, qui se rencontre aussi, dans le manuscrit copte Rylands n° 110, sous l'orthographe  **ασσιρισ**, الشيرج<sup>(4)</sup>. Les deux formes arabes sont régulières<sup>(5)</sup> et il n'y a pas lieu de considérer

<sup>(1)</sup> W. SPIEGELBERG, *Koptisches Handwörterbuch*, p. 132.

*in the collect. of the J. Rylands library*, p. 60.

<sup>(2)</sup> Zoëga, *Catal. cod. copt.*, p. 233.  
<sup>(3)</sup> I. Löw (*Aramäische Pflanzennamen*, p. 377) signale, d'après Wetzstein (*Zeitschr. der Deutsch. Morg. Gesell.*, t. XI, p. 517), l'équivalence «sirég - Aprikosenöl» qui résulte évidemment d'une confusion.  
<sup>(4)</sup> I. Löw (*loc. cit.*), provient plus probablement du turc شرلیخان شرلیخان.

On trouve également شرلیخان, شرلیخ، Kazimirski, *Dictionn. arabe-français*, t. I, p. 1212, ainsi que شرلیخ، P. Guigues, *Le livre de l'art du traitement de Najm ad-Dyn Mahmoud*, p. 15\*. Le mot شرلیخ, cité par Kaleb Afendopolo et rapproché, avec hésitation, de شرلیخ par I. Löw (*loc. cit.*), provient plus probablement du turc شرلیخان شرلیخان.

la première comme appartenant au seul langage vulgaire, ainsi que l'a fait M. Guigues<sup>(1)</sup>. 'Abd ar-razzāq et quelques auteurs plus anciens lui préfèrent la seconde<sup>(2)</sup>.

Ibn al-Baīṭār cite l'huile de sésame sous le nom de دهن اللل, précisant qu'il s'agit de l'huile de sésame décortiqué<sup>(3)</sup>. Il n'est question du سيرج dans aucun chapitre de son ouvrage. Une note attribuée à ce même auteur et qui figure dans la traduction arabe de Dioscoride dit, à propos du Sésame<sup>(4)</sup> (سُسَم), que «c'est le *djuldjulān* (الجلجلان). Son huile est l'huile de *hall* (لل). C'est le *siridj* (السيرج) et le *salit* (السليط) chez les habitants du Hedjaz et du Yémen»<sup>(5)</sup>. 'Abd ar-razzāq dénomme à la fois دهن الشيرج دهن اللل<sup>(6)</sup>. *Siridj* désigne, en fait, plus proprement le Sésame ; et c'est par extension que ce nom a été donné à l'huile qui en est extraite ; aussi est-il précédé le plus souvent de دهن dans les textes médicaux, pour plus de précision.

جبلان se rapporte de même à la graine du sésame. Citant Abū Hanīfa, Ibn al-Baīṭār écrit que le *djuldjulān* est le sésame et que son huile est appelée *salit* par les Arabes<sup>(7)</sup>. Les deux termes semblent appartenir à un dialecte yéménite ou abyssin<sup>(8)</sup>. L'un et l'autre sont inusités en Égypte ; le premier est employé couramment au Maghreb<sup>(9)</sup>. Il se retrouve dans le grec médiéval τζουτζουλένην<sup>(10)</sup>, l'espagnol *aljonjoli* et notre mot «jugeoline». Le nom de *djuldjulān* a été également donné, en raison de la ressemblance de leurs graines avec celles du Sésame, à d'autres plantes d'espèces fort différentes : le *dj. abyssin*<sup>(11)</sup> جبلان مصري, Pavot noir, et le *dj. égyptien*<sup>(12)</sup> جبلان حبشي, le lotus (*λωτός*) égyptien de Dioscoride<sup>(13)</sup> (*Nymphaea lotus* L.), ou Lis à graines

<sup>(1)</sup> *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 104, n° 466.

<sup>(2)</sup> L. LECLERC, *Kachef er-roumoûz d'Abd er-razzāq*, p. 323, n° 818.

<sup>(3)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples par Ibn el-Bēihār*, t. II, p. 131, n° 162.

<sup>(4)</sup> *De mat. med.*, II, 21.

<sup>(5)</sup> L. LECLERC, *op. cit.*, t. II, p. 284, note du n° 1218.

<sup>(6)</sup> L. LECLERC, *Kachef*, p. 323, n° 818.

<sup>(7)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. I, p. 362, n° 499.

<sup>(8)</sup> La plante est abondante dans l'Arabie heureuse et l'Abyssinie, d'où elle est peut-être originaire.

<sup>(9)</sup> L. LECLERC, *Kachef*, p. 323, n° 818, note.

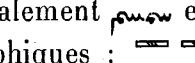
<sup>(10)</sup> B. LANGKAVEL, *Botanik der späteren Griechen*, 61.

<sup>(11)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. I, p. 362, n° 500; *Kachef*, p. 94, n° 228.

<sup>(12)</sup> Id., *Traité des simples*, p. 362, n° 501.

<sup>(13)</sup> *De mat. med.*, IV, 112.

de pavot <sup>(1)</sup>, dont parlent Hérodote <sup>(2)</sup> et Théophraste <sup>(3)</sup>, et avec les graines duquel les Égyptiens fabriquaient une sorte de pain.

Le Sésame est appelé généralement  en Égypte. Son nom se rencontre déjà dans les textes hiéroglyphiques :  -  -  - . Il est diversement orthographié en copte. La plupart de ses formes : **CIMCIM**, **CMCIM**, **CMCIM**<sup>(4)</sup>, **CEMCHM**<sup>(5)</sup>, comme le grec récent **σέμσεμ**<sup>(6)</sup>, dérivent de l'arabe ; d'autres : **CACIMHN**<sup>(7)</sup>, **CICAMHN**<sup>(8)</sup>, **CICAMOC**<sup>(9)</sup>. sont des altérations du grec **σησάμη** (plante), **σήσαμος**, **σήσαμον** (graine).

*Lignes 7-8 [6]. — εκογ καλλαστ.* Le premier éditeur de ce texte a joint à **ασσιριχ** un **ε** qui ne lui appartient certainement pas. Il n'est pas représenté dans l'arabe en l'une ou l'autre de ses formes (cf. **ωψωρισ**). Il a été ainsi conduit à forcer le sens de ce qui suit et à en donner une interprétation inexacte : **ντ πασσιριχε κ ογκαλλαστ** «mets de l'huile de sésame pour compléter (?) la marmite». **εκογ** se rapporte évidemment à **καλλαστ**, mais ce mot étant introduit par l'article indéfini **ογ** ne peut être rendu par «la marmite». La phrase doit être coupée et traduite différemment : **ντ πασσιριχ εκογ καλλαστ**, «mets l'huile de sésame dans (ε) une autre (κογ) marmite». **κογ** est pour **κεογα**. Nous verrons plus loin que cette huile était ajoutée à la myrrhe que l'on avait préalablement fait fondre dans un premier pot. La physionomie de la partie initiale de l'opération, telle qu'elle a été d'abord comprise, se trouve ainsi profondément modifiée.

*Ligne 12 [7]. — κατα, κατά.*

*Ligne 14 [8]. — νι ογκογι* serait pour **νογκογι**, selon M. Munier : **νιογκογι** [ν] **σερωφ** «avec une petite baguette». Cette baguette aurait servi

<sup>(1)</sup> Son fruit affecte la forme de la capsule du pavot. Théophraste le désigne sous le nom de **κωδια**, qui est celui du fruit du pavot et compare ses graines au millet (*Hist. plant.*, IV, 10), comme le font encore les paysans du Delta, qui l'appellent **دُخن البشّن** «millet de lotus». Delile a publié une étude très documentée sur cette plante dans la *Description de l'Égypte*, t. XIX, p. 418 et suiv. Voir aussi à son sujet l'article de Savigny dans la *Décade égyptienne*,

t. I, p. 69.

<sup>(2)</sup> II, 92.

<sup>(3)</sup> *Loc. cit.*

<sup>(4)</sup> W. E. GRUM, *Coptic dictionary*, p. 340.

<sup>(5)</sup> *Scala* n° 44, fol. 66, r°, 2° col., l. 5.

<sup>(6)</sup> B. LANGKAVEL, *op. cit.*, 61.

<sup>(7)</sup> *Scala* n° 44, fol. 66, r°, 2° col., l. 5.

<sup>(8)</sup> A. KIRCHER, *Ling. aegypt. restit.*, p. 197.

<sup>(9)</sup> *Scala* n° 43, fol. 59, r°, l. 4.

à mettre le feu dessous le récipient contenant le mélange de myrrhe et d'huile. En réalité, **NI** est la forme fayoumique du verbe **EINE** S., **INI** B., «amener, mener, conduire, introduire, faire entrer». La suite du texte le confirme.

*Ligne 15 [9]. — ανιντε.* Ce mot paraît ici pour la première fois. Je n'ai pas réussi à en pénétrer le sens. C'est en tout cas une épithète concernant σερψα, qui définit probablement une des caractéristiques (forme ou matière) de la baguette dont on se servait pour remuer la myrrhe fondue et l'huile de sésame, afin d'en assurer la liaison (τως), comme il est indiqué plus loin. On utilisait généralement un instrument de bois pour cette opération, le contact d'un objet de métal (cuivre ou fer) risquant d'altérer la pureté de la préparation. Il semble même que le bois employé devait être, suivant les circonstances, d'une espèce particulière. C'est du moins ce qui paraît ressortir de la prescription contenue dans une recette relative à la confection d'un onguent sacré :  (1). «On la mélange au moyen d'un bâton de bois de jujubier.»

*Ligne 16 [10]. — κιθε est suivant M. Munier pour κιτη «drachme» (il serait plus exact de dire «¹/₂ statère» ou «didrachme»). La forme κιθε pour κιτη est anormale. Il n'y a au reste, dans cette partie du texte, absolument rien qui nécessite la mention d'un poids, et il est clair que si τκιθε μπισαβc καλλαγt doit être interprété autrement que «pour une drachme de.... marmite». ζαβc καλλαγt signifie «couvercle de marmite». Ce n'est évidemment pas une matière susceptible d'être dosée et surtout ajoutée à la myrrhe et à l'huile de sésame composant la préparation. D'autre part, κιθε est précédé de l'article défini et non de l'article indéfini ογ «un».*

Par deux fois le κ a été substitué à σ dans cette formule : καλλαγτ pour σαλλαγτ (l. 4 et 16). Nous avons ici un autre exemple de cet échange. κιοε représente une forme telle que σιτσε, le ο étant ordinairement une lettre double (τζ) en copte. Il s'agit du mot σατσε S. «trou»<sup>(2)</sup>. La phrase suivante, empruntée à un recueil de formules d'alchimie conservé à la Bodléienne d'Oxford (Pa 1, l. 3-5), vient à l'appui de ma façon de voir. Il y

<sup>(1)</sup> *Le Temple d'Edfou*, t. II, p. 215. — <sup>(2)</sup> Cf. W. E. CRUM, *Coptic dictionary*, p. 834.

est question d'un appareil à digestion dont le couvercle était percé d'un trou<sup>(1)</sup>: ΤΑΛΑΡΙ ΕΥΤΟΕΙC ΕΣΚΑΡΕΣ ΜΑΡC ΟΥΚΑΝ ΚΑΛC ΕΣΑΦΕ ΕΣΡΑΙ ΣΗ ΟΥΚΑΡΑΕΙC ΕΨΩΒC ΕΨΕΟΘ «mets-le<sup>(2)</sup> dans un linge propre (خان), lie-le<sup>(3)</sup> avec une cordelette et suspends-le dans une cucurbite (خربة) couverte et percée». Le sens de ΝI ΟΥΚΟΥΙ [Ν]ερωφ σι ΤΚΙΘΕ ΜΠΩΛΒC ΚΑΛΛΑΣΤ «introduis un petit bâton. . . . par le trou du couvercle de la marmite» s'affirme ainsi avec clarté. De même que le chapiteau de la cucurbite employée par l'alchimiste était perforé afin de laisser passer la cordelette à laquelle était fixé le paquet de matières soumises à l'opération, la marmite où étaient réunies la myrrhe et l'huile de sésame était pourvue d'un couvercle trouvé afin que l'on pût introduire par cette ouverture la baguette avec laquelle on remuait celles-ci pour les mélanger (τωσ) de façon convenable.

*Lignes 18-19 [11]. — αρο[ογ].* M. Munier a restitué ce mot en partie mutilé comme suit : αροογε, τριθολος<sup>(4)</sup>. Je pense qu'il s'agit d'une forme dialectale du pronom de la 3<sup>e</sup> personne du pluriel εροογ. L'enchaînement logique des diverses parties de la formule me paraît le montrer clairement. Le préparateur fait successivement fondre de la myrrhe et chauffer de l'huile de sésame, puis verse l'huile sur la myrrhe et introduit un petit bâton par le trou réservé dans le couvercle du pot où elles sont réunies et s'en sert pour les mélanger, τωσ αρο[ογ]. Ce qui vient ensuite est malheureusement en trop mauvais état pour être reconstitué exactement. Il semble pourtant qu'il s'y trouvait une indication destinée à guider l'opérateur et à lui permettre de constater, par certains indices, que la préparation avait atteint son point d'achèvement : ΉΓ τωσ αρο[ογ] φλαντεκ Ν[ΑΥ ΤΣΕ]Ρωφ ΕΣΡΑΙ [.....] «Mélange-les (la myrrhe et l'huile) jusqu'à ce que tu [voies le bâ]ton. . . . [.....]». Si l'on avait ajouté des tribules aux autres ingrédients, on n'aurait pas employé le verbe τωσ «mélanger», mais la tournure de phrase habituelle en pareil cas : ΉΓ + αροογε εχωογ «ajoute-leur des tribules».

<sup>(1)</sup> Pour cet appareil, cf. É. CHASSINAT, *Un papyrus médical copte*, p. 219 et suiv.

<sup>(2)</sup> C'est-à-dire la matière à traiter.

<sup>(3)</sup> Le pronom c se rapporte à τοειc(τ).

<sup>(4)</sup> Pour cette plante, cf. DIOSCORIDE, *De mat.*

med., IV, 15. Elle est appelée دخلة par les Arabes (L. LECLERC, *Traité des simples par Ibn el-Béihár*, t. I, p. 437, n° 670). C'est notre *Tribulus terrestris* L.

II

1 πωε ιασσαψαψ ροκψ<sup>(1)</sup> φαντεψ ερατκερμες νγ + πκαλε  
εψχωψ μννсψψ ταψ εταψ εταссаллαс нг + ογκογι μмоу  
3 εψхωψ<sup>(2)</sup> нг μεροψ нг + αнкем εροψ μн ογκογι ιαссаپре  
μн εвив<sup>(3)</sup> μн τаllaрс μн πмоу μпжicире аψхωк.

1 Du bois de saule [1], brûle-le sans le réduire en cendre<sup>(2)</sup>; ajoute-lui de la soude [2]; 3 ensuite, laisse durer [3]; mets un peu d'eau<sup>(3)</sup> dessus; 4 lie (?) [4]; ajoute du sulfate de cuivre [5], un peu de plante *safra* [6], du miel,<sup>5</sup> des jujubes sauvages acerbes [7] et du suc de caroube. C'est fini.

*Ligne 1* [1]. — **ιαссаψсаψ**. M. Munier a rapproché ce mot de **ιαссаψι**, qui figure au début de la première formule, et suppose que l'un et l'autre de ces termes reproduisent le nom arabe du Câprier, الاصف. En réalité, ils n'ont point le moindre rapport avec celui-ci.

**ιαссаψсаψ** est le nom vulgaire du Saule, الصَّفَصَانَ et désigne le *Salix babylonica* L., appelé صَفَصَانَ بِلَادِي en Égypte<sup>(3)</sup>. Ce nom caractéristique est resté attaché à une espèce particulière de Saule, le *Salix safsa* FORSK., dit صَفَصَانَ رُومِي dans le même pays<sup>(4)</sup> et dont les chatons mâles servent à préparer des infusions fébrifuges en Orient.

*Ligne 1* [2]. — **καλε** n'a pas été défini par le premier éditeur de ce texte. Il constate seulement qu'un mot semblable a été rapproché avec hésitation de قلعة « citadelle » par M. Crum<sup>(5)</sup>. Le καλε des manuscrits Rylands, où il se rencontre à deux reprises<sup>(6)</sup>, est évidemment différent du καλε de notre texte. M. Crum, qui fait figurer celui-ci dans son excellent dictionnaire, le considère comme copte, mais en déclare le sens inconnu<sup>(7)</sup>. Je présume qu'il

<sup>(1)</sup> Lire ροκψ.

<sup>(2)</sup> Litt : « jusqu'à ce qu'il devienne sans cendre »; c'est-à-dire que le bois devait être réduit seulement à l'état de charbon et non en cendre.

<sup>(3)</sup> Cf. R. MUSCHLER, *Manual flora of Egypt*, t. I, p. 242.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, t. I, p. 243.

<sup>(5)</sup> *Catal. of the coptic manuscripts in the coll. of the Rylands library*, 142.

<sup>(6)</sup> Pour le second exemple, voir *op. cit.*, p. 175.

<sup>(7)</sup> *Coptic dictionary*, p. 102.

est plutôt arabe, bien qu'il ne soit pas précédé de l'article الـ، الـ، comme de coutume. Mais le cas se reproduit plus loin, l. 5, pour ταλαφῆ. D'autre part, il ne peut être question que d'une matière organique, végétale ou minérale. Si mon opinion est fondée, il n'y a guère que قلـي «soude» ou, plus précisément, la cendre des plantes appelées حـضن «Salsugineuses»<sup>(1)</sup>, qui réponde le mieux au terme en question. On trouve dans le recueil de recettes d'alchimie du papyrus Pa. 2 de la Bodléienne et dans un autre qui m'appartient, la mention du ΣΜΟΥ ΝΑΛΚΙΛ (l. 27), ΣΜΟΥ ΝΑΛΚΕΛ (l. 33) ΣΜΟΥ ΝΑΛΚΥΛΕΙ «Sel de soude»<sup>(2)</sup>. La vocalisation du mot est diverse : ΚΙΛΙ, ΚΕΛΙ, ΚΥΛΕΙ et, peut-être, ΚΕΡΕ<sup>(3)</sup>, de même qu'elle l'est dans la forme originelle : قـلـي<sup>(4)</sup>, قـلـي<sup>(5)</sup>, قـلـي<sup>(6)</sup>. La seule objection opposable au rapprochement καλεـ-قلـي est que, dans les textes de cette nature, le ε correspond à لـ، لـ et عـ<sup>(7)</sup>, alors que ئـ est exprimé par هـ ou ئـ. Pourtant, ΚΕΡΕ du papyrus médical de l'Institut français du Caire semble faire exception, comme j'ai tenté de l'établir. Mais si cet exemple demeure en somme un peu incertain, il en est un autre qui démontre formellement que ئـ, dans quelques cas, était rendu par ε. La conjonction حـتـىـ, qui se prononce *hattā*<sup>(8)</sup>, est transcritة ΣΛΘΘΕ<sup>(9)</sup>. Le ئـ est ici un i de prolongation, et la diphthongue ئـai se résoud en un ā long ou en e, ce qui nous ramène à la forme قـلـيـ, *qalaī*, *qalā*, *qale*, donnée en variante de قـلـيـ، قـلـيـ. Il ne faut pas oublier non plus que ces sortes de transcriptions sont loin d'être assujéties aux règles d'un système rigoureusement établi. Elles se ressentent parfois de la prononciation personnelle de l'écrivain, variable d'une région à l'autre de l'Égypte, de même qu'aujourd'hui, dans le langage vulgaire, et aussi de celle du copte à l'époque où se situent

<sup>(1)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples par Ibn el-Beithâr*, t. III, p. 107, n° 1828. Parmi ces plantes figurent le *Salsola qaly* L. et la *Salicornia herbacea* L.

<sup>(2)</sup> Ibn al-Baîtâr nomme aussi la soude شب القلي «alun de qaly» (L. LECLERC, *op. cit.*, t. II, p. 321, n° 1280); 'Abd ar-Razzâq, ملح القلي «sel de soude» et ارماس شب «alun ārmâs» (L. LECLERC, *Kachef*, p. 25, n° 35). Le sens de ārmâs est inconnu.

<sup>(3)</sup> É. CHASSINAT, *Un papyrus médical copte*,

p. 312.

<sup>(4)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. III, p. 107, n° 1828.

<sup>(5)</sup> KAZIMIRSKI, *Dictionn. arabe-français*, t. II, p. 808.

<sup>(6)</sup> P. GUIGUES, *Le livre de l'art du traitement*, p. 63\*.

<sup>(7)</sup> É. CHASSINAT, *op. cit.*, 47.

<sup>(8)</sup> W. SPITTA bey, *Grammatik der arabischen vulgärdialectes von Ägypten*, p. 185, 6.

<sup>(9)</sup> W. H. WORRELL, *Coptic sounds*, p. 135.

les documents, cette langue s'étant progressivement altérée durant la période qui a précédé son remplacement total par l'arabe et son passage à l'état de langue exclusivement liturgique.

*Ligne 3 [3]. — ξεκαλλε* a été rapproché de أصل, « raffermir, être ferme, dur », et de أصل « fermeté, dureté ». Cela paraît être exact, du moins quant au sens général, mais approximatif en ce qui concerne les formes arabes comparées. L'une ne comprend pas la désinence transcrit par *xe*; dans l'autre, le ح n'est pas surmonté du *teshidid*, dont la présence est marquée par le redoublement de la lettre *c* dans la graphie copte.

La recommandation de laisser durcir est intéressante. Elle implique que l'on employait, pour la préparation, de la lessive de cendres chargée de sel solubles de soude. On attendait que le mélange fait avec celle-ci et la cendre de bois de saule fût solidifié avant de continuer l'opération. Parlant de l'« alun » (أشنآن<sup>(1)</sup>) retiré des cendres de la plante شب القل<sup>(2)</sup>, ‘Abd ar-Razzāq dit que, clarifié, il donne le ملح القل الربط<sup>(3)</sup>. C'est évidemment cette substance que l'auteur de la recette nomme καλλε.

*Ligne 4 [4]. — μεροφ.* M. Munier déclare ce mot inconnu; il traduit néanmoins οὐ μεροφ par « lie-le ». Il est possible en effet qu'il s'agisse du verbe « lier », ΜΟΥΡ, ΜΕΡΜΑΡΞ, cf. le fayoumique ΜΑΡΕΦ, ΜΑΡΛΑΦ<sup>(4)</sup>; mais il serait pris alors au sens particulier de notre expression « lier » empruntée au langage culinaire : « lier une sauce ». L'explication me semble un peu forcée. D'autres exemples plus explicites seraient nécessaires pour confirmer son bien-fondé.

*Ligne 4 [5]. — ανικάμ*, inconnu de M. Munier, est pour ανικάμ *قلقنة*<sup>(5)</sup>, var. ανιράμ<sup>(6)</sup>, nom de la μελαντηρία des Grecs<sup>(7)</sup>, qui correspond à notre sulfate de cuivre<sup>(8)</sup>.

<sup>(1)</sup> Une des plantes حصن citées plus haut.

É. CHASSINAT, *Un papyrus médical copte*, p. 131 et 233.

<sup>(2)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II,

<sup>(6)</sup> É. CHASSINAT, *op. cit.*, p. 187 et 233.

p. 321, n° 1280.

<sup>(7)</sup> DIOSCORIDE, *De mat. med.*, V, 117.

<sup>(3)</sup> L. LECLERC, *Kachef*, p. 25, n° 35.

<sup>(8)</sup> Voir à ce sujet É. CHASSINAT, *op. cit.*,

<sup>(4)</sup> W. E. CRUM, *Coptic dictionary*, p. 181.

p. 127.

*Ligne 4 [6]. — اَصَابِعُ الْمَرْيَمَةِ* a été comparé par M. Munier à اَصَابِعُ، nom d'une substance qu'il ne définit pas, mais dont, selon lui, il existait une espèce appelée اَصَابِعُ فَرْعَوْنَ<sup>(1)</sup>, commune en Égypte, et à الصَّبَرِ «myrrhe».

Le rapport entre les mots arabes et leur supposé représentant copte est absolument nul. D'ailleurs, اَصَابِعُ، pluriel de اَصَبَعٌ «doigt», n'est jamais employé comme nom de drogue, à moins qu'il ne soit accompagné d'un qualificatif qui en détermine le sens figuré : اَصَابِعُ الْعَذَارِى «doigts des vierges», espèce de raisin<sup>(2)</sup>; اَصَابِعُ الْفَتِيَاتِ «doigts de jeunes filles»<sup>(3)</sup>, Basilic; اَصَابِعُ صَفَرٍ «doigts jaunes»<sup>(4)</sup>, Curcuma,<sup>(5)</sup> اَصَابِعُ هَرْمَسٍ «doigts d'Hermès»<sup>(6)</sup>, ἔρυθρόκανθαλος<sup>(7)</sup> fleur de Colchique, autrement dit شَبَلِيدٌ<sup>(8)</sup>; la plante s'appelle شُورْخَانٌ<sup>(9)</sup>.

Dans le même ordre d'idées, les noms d'autres parties du corps de l'homme et des animaux : لِسانٌ «langue», اُذْنٌ «oreille», عَيْنٌ «œil», etc., entrent pareillement dans la composition de ces expressions pittoresques. Beaucoup sont de simples traductions du grec, dont le vocabulaire botanique est riche en appellations de cette nature; d'autres, conçues sur le même type, et plus abondantes encore, sont nées de l'imagination orientale. L'ensemble constitue une nomenclature touffue et quelque peu confuse de synonymes parmi lesquels on a parfois de la peine à se reconnaître, les auteurs ne tombant pas toujours entièrement d'accord sur leur application exacte.

<sup>(1)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. I, p. 92, n° 91. C'est, d'après Ibn al-Baitār, une matière de nature pierreuse et spongieuse de la longueur du doigt indicateur. Dāwūd al-Anṭākī plus précis dit que c'est une pierre allongée, creuse et noueuse comme le roseau, venant du Yémen, du côté de Shahr (شَهْر) et d'Omān (أَمَان). Certaines contiennent une liqueur noire, employée en guise de momie.

Il ajoute que les Égyptiens en font grand commerce (*loc. cit.*, note de Leclerc). Ce paraît être une sorte de coquillage.

<sup>(2)</sup> *Op. cit.*, t. I, p. 92, n° 93.

<sup>(3)</sup> *Op. cit.*, t. I, p. 92, n° 94.

<sup>(4)</sup> *Op. cit.*, t. I, p. 91, n° 90. Est appelé aussi

كَفْ مَرْيَمٍ «main de Marie» (*op. cit.*, t. III, p. 185, n° 1953), nom donné également à d'autres plantes : la quintefeuille (*Potentilla reptans* L.), le *Viticus agnus castus* L. et à la Rose de Jéricho (*Anastatica hierochontina* L.).

<sup>(5)</sup> كَرْكُمٌ. La synonymie est signalée par 'Abd ar-Razzāq (L. LECLERC, *Kachef*, p. 24, n° 32); Ibn al-Baitār (*Traité des simples*, t. III, p. 167, n° 1917), n'en parle pas.

<sup>(6)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. I, p. 92, n° 92 et t. II, p. 304, note du n° 1249.

<sup>(7)</sup> PAUL D'ÉGINE, VII, 3.

<sup>(8)</sup> L. LECLERC, *op. cit.*, t. II, p. 346, n° 1345.

<sup>(9)</sup> *Op. cit.*, t. II, p. 302, n° 1249 et la note, p. 304.

Pour ce qui concerne **الصَّبِر**, *assabir*, deux raisons majeures s'opposent à son identification avec **ασσαπρε**. Dans l'arabe, le *b* est *maksūr* (ب), alors que le *n* est quiescent dans la forme copte, ce qui implique la présence d'un *sukūn* au-dessus du ب (ب); en outre, le terme arabe n'a pas de *e* final. Celui-ci ne figure pas plus dans la transcription en caractères hébraïques נבר donnée par Assaf<sup>(1)</sup> et dans l'espagnol «acibar»<sup>(2)</sup>, qui reproduit la prononciation altérée et d'origine vulgaire de la même expression. Une preuve plus décisive encore du mal fondé du rapprochement fait par M. Munier est fournie par le papyrus médical de l'Institut français du Caire. صبر s'y rencontre à plusieurs reprises, écrit **כָּפֵר**<sup>(3)</sup>, **כָּפַר**<sup>(4)</sup>, sans *e* final. Il convient d'ailleurs de remarquer que l'emploi de ce mot au sens de «myrrhe» est plutôt rare. Ce nom, ainsi que celui de مُرْ, plus habituel, est attribué à cette gomme-résine à cause de son amertume. Il est aussi, et surtout, celui du suc de certaines plantes amères, en particulier de l'Aloès. La distinction est nettement marquée par la présence simultanée de **כָּפֵר** (صبر, Aloès) et de **מְוֻרָה** (مر, myrrhe) dans le même remède<sup>(5)</sup>.

**ασσαπρε** est la transcription de الصَّفَر، nom du fiel<sup>(6)</sup> et aussi d'une plante mentionnée par Ibn al-Baītār<sup>(7)</sup>. Il semble qu'il ne l'ait point vue personnellement. Il en emprunte la description à Abū'l 'Abbās. Elle croît dans les sables, à Iambou et dans les environs. Ses feuilles sont minces et ressemblent à celles de l'Anchusa; ses rameaux sont grêles et velus; sa fleur est jaune comme celle de la Lysimachie (سرجية). Toute la plante est jaune. Sa décoction est administrée avec succès aux hydropiques; la saveur en est fade et légèrement amère. Ces caractéristiques sont insuffisantes pour identifier le végétal.

La double signification du mot, étant donné la nature du texte, ne permet pas de savoir exactement sous laquelle de ses valeurs il figure ici. Je crois pourtant qu'il est plutôt question de la plante.

<sup>(1)</sup> I. Löw, *Aramäische Pflanzennamen*, p. 295, n° 235.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*

<sup>(3)</sup> É. CHASSINAT, *Un papyrus médical copte*, p. 156.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, p. 147, 188 et 204.

<sup>(5)</sup> *Ibid.*, p. 147. Le mot مر paraît à trois

reprises dans le papyrus médical, transcrit **מְוֻרָה** (p. 147 et 157) et **אַחֲמְוֻר** (p. 323), avec l'article **ל**.

<sup>(6)</sup> KAZIMIRSKI, *Dictionnaire arabe-français*, t. I, p. 1347.

<sup>(7)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 374, n° 1400.

*Ligne 5 [7]. — ταλ λάφιc.* M. Munier a réuni les deux mots en un seul, ταλλαφιc. Il s'agirait, selon lui, de l'arabe « noix de galle ». Cela est impossible, ou il faudrait admettre alors que le scribe a répété devant le mot l'article défini τ qui, en ce cas, figurerait déjà dans la transcription de l'arabe. Dans la même formule, il est vrai, καλε, que je crois aussi arabe, est précédé de l'article η; mais celui-ci remplace Η, qui n'est pas représenté. Il me semble plus exact de reconnaître en ταλλαφιc l'arabe ضال عَنْص, « jujube sauvage acerbe<sup>(1)</sup> ».

Les auteurs distinguent deux espèces de Jujubier (سدر, *Zizyphus Lotus* LAMK.) : le سدر البري 'obri et le ضال dāl<sup>(2)</sup>, ou سدر المستان<sup>(3)</sup>, sidr cultivé, et سدر البري sidr sauvage. La première est sans épines<sup>(5)</sup>; son fruit est le نبيق nabiq<sup>(6)</sup>, appelé aussi عنّاب 'onnāb<sup>(7)</sup>. L'autre est pourvue d'aiguillons<sup>(8)</sup> et croît dans les montagnes<sup>(9)</sup>; le fruit porte le même nom que l'arbre, ضال dāl<sup>(10)</sup>.

Une troisième recette suivait, composée de huit lignes très courtes dont il ne reste que des débris inutilisables.

Le Vésinet, mai 1944.

É. CHASSINAT.

<sup>(1)</sup> At-Tabārī, cité par Ibn al-Baītār (L. LECLERC, *op. cit.*, t. II, p. 239, n° 1165), dit que les qualités des fruits du Jujubier varient suivant leur degré de douceur ou d'acidité.

<sup>(2)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 288, n° 1165.

<sup>(3)</sup> L. LECLERC, *Kachef*, p. 271, n° 665.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, p. 292, n° 731.

<sup>(5)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 238, n° 1165.

<sup>(6)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 338, n° 1165; *Kachef er-roumoûz*, p. 243, n° 594.

<sup>(7)</sup> L. LECLERC, *Kachef*, p. 271, n° 665. Ce

nom est plus particulièrement donné à la Jujube ordinaire produite par le *Rhamnus zizyphus* L. Cf. L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 479, n° 1594; G. GUIGUES, *Les noms arabes dans Sérapion*, p. 66, n° 271.

<sup>(8)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 238, n° 1165, et p. 388, n° 1426. Guigues (*op. cit.*, p. 95, n° 427) dit, par erreur sans doute, que le dāl n'est pas épineux, en désaccord avec les écrivains arabes.

<sup>(9)</sup> L. LECLERC, *Traité des simples*, t. II, p. 388, n° 1426.

<sup>(10)</sup> *Op. cit.*, t. II, p. 238, n° 1165, et p. 388, n° 1426.